

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

**REVUE ORIENTALE**

**ET**

**ALGÉRIENNE.**



# REVUE ORIENTALE

ET

## ALGÉRIENNE

RECUEIL DE DOCUMENTS

sur

L'HISTOIRE, LA GÉOGRAPHIE, LES RELIGIONS, LES MŒURS, LES COUTUMES, LA LITTÉRATURE,  
LES ARTS, LES SCIENCES, L'AGRICULTURE, L'INDUSTRIE, LE COMMERCE

des

DIVERSES CONTRÉES DE L'ORIENT

révisés

PAR DES ORIENTALISTES, DES CONSULS, DES VOYAGEURS  
ET DES PUBLICISTES.

—  
TOME TROISIÈME.  
—

PARIS.

GIDE ET J. BAUDRY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,  
RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5.



# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

---

# HARIRI

## SA VIE ET SES ÉCRITS

---

### LES SÉANCES DE HARIRI

AVEC UN COMMENTAIRE CHOISI PAR M. SILVESTRE DE SACY,

Deuxième édition, revue sur les manuscrits et augmentée d'un choix de notes historiques et explicatives en français, par MM. REINAUD et DERENBOURG. Paris, chez Hachette et C<sup>e</sup>, éditeurs, libraires de l'Université impériale de France, 1847-1853; deux volumes in-4° (1).

(PREMIER ARTICLE).

Les Maures du x<sup>e</sup> siècle et du xi<sup>e</sup> damasquinaient leurs palais comme leurs cimenterres et leurs dagues. Voyez l'Alhambra de Grenade. Il n'y a pas là un pouce de mur où le ciseau n'ait buriné un emblème, découpé une guipure, évidé une acanthe, guilloché quelque tresse ou quelque palme. Les lambris ruissellent de perles et d'astragales; les arcs en plein cintre regorgent de guirlandes; les frises pullulent d'entrelacs et d'inscriptions; les pavés de mosaïque miroitent comme de l'émail. Ce ne sont pas des hommes, mais des *djinns* qui ont donné l'être à ces fantastiques demeures. Ils ont filé la pierre comme on file la soie; ils l'ont tissée au métier comme on tisse une étoffe; ils l'ont brodée à l'aiguille comme un brocard; ils l'ont garnie de franges et de dentelles que le temps ne peut user. Cependant, cette exubérance

---

(1) La *Revue Orientale* a publié dans sa livraison de mai 1852 une remarquable traduction de cinq *Mékâmat* de Hariri, par M. Garcin de Tassy.

de richesses ornementales ne nuit en rien à l'effet et à la beauté de l'ensemble. Telle est la gentillesse des arabesques sculptées par la main des génies, que loin d'alourdir l'édifice, elles lui donnent une légèreté aérienne, si bien qu'il semble à peine toucher la terre de la pointe de ses frêles colonnettes; et que quand le vent se joue sous les portiques, on croit voir frissonner à son souffle les rinceaux des corniches et les festons des piliers.

Il est des livres qui rappellent l'Alhambra par le soin que le poète a mis à en polir les moindres détails, à en parer de fleurs les moindres parties. Ces livres-là sont de vrais édifices par la forme et par la durée, et leurs auteurs de véritables architectes qui peuvent s'écrier avec le lyrique latin :

*Ezegi monumentum ære perennius.*

On l'a ditsouvent : les ouvrages d'imagination ne se sauvent que par la forme; c'est la forme qui les fait surnager sur les flots dévorants du fleuve d'oubli. Combien n'avons-nous pas vu de romans à grand spectacle, en cinq ou six volumes, s'engloutir misérablement dans le torrent, après avoir quelque temps amusé les badauds par le jeu compliqué de leur machine à haute pression, et par l'engrenage multiple de leurs rouages? En revanche, de courts récits, avec peu d'invention, mais beaucoup de style, ont traversé les siècles pour venir jusqu'à nous et passeront de même à la postérité la plus reculée. Qu'y a-t-il de plus simple que les Contes de Boccace et les Fables de la Fontaine? Le fond en est tiré d'autres auteurs plus anciens; Boccace a copié les Trouvères; la Fontaine a imité Ésope. Cependant ces copies, ces imitations ne cesseront jamais d'être admirées, car la forme dont elles sont revêtues leur donne une valeur artistique qui ne pourra qu'augmenter avec les années. Le même éloge s'applique avec non moins de justesse aux petits poèmes de Ḥariri; le sujet en est souvent futile; la donnée n'en était pas neuve quand ils furent composés, mais la forme en est irréprochable; l'exécution des détails est d'une perfection sans pareille; de là vient que le livre de Ḥariri vivra autant que la langue dans laquelle il est écrit.

C'est à bon droit que les Arabes sont fiers de leur langue, de cette langue qui est aujourd'hui telle qu'elle était du temps de Ḥariri; qui était du temps de Ḥariri, telle qu'elle était du temps de Mahomet, et

qui du temps de Mahomet était probablement telle que du temps de Moïse et d'Abraham. Une langue devant qui tout change et qui ne change pas ! une langue dont les mots sont plus solides que le bronze et le marbre, et sur lesquels ni les hommes ni les âges ne peuvent rien ! Une langue qui a vu, sans sourciller, périr les nations, s'écrouler les empires, passer les civilisations, les cultes, les lois ; qui a assisté, tranquille spectatrice, à la chute de Babylone, de Memphis, de Carthage et de Rome, et qui est encore debout ! Elle verra tomber Paris, Londres et toutes nos capitales modernes et elle ne tombera pas ! Le temps a pu broyer à belles dents Thèbes et Ninive, mais il n'a pu altérer l'idiome de l'Yémen ; il n'en a pas éraillé un vocable, pas écorné un élif. Tandis que nos langues européennes, filles décrépites du sanscrit, toussent à chaque syllabe, bronchent à chaque virgule, et ne peuvent marcher qu'appuyées sur le grec et le latin leurs éternelles béquilles ; tandis qu'elles se transforment tous les trois cents ans, au point de devenir méconnaissables et inintelligibles pour ceux-mêmes qui les parlent, la langue arabe, doucement assise sur ses racines trilittères, comme sur des trépieds d'or, brille d'une jeunesse immortelle, d'une beauté inflétrissable, pareille à l'odalisque d'Ingres sur son divan de velours ; toujours fraîche, toujours vive et radieuse, sans une ride au front, sans une peine au cœur ! Elle brave les caprices de la mode et nargue Saturne et sa faux.

Aussi les Arabes, à l'époque de leur puissance, faisaient-ils de leur langue une étude spéciale, assidue, approfondie ; ils la considéraient comme la connaissance la plus essentielle, comme la plus utile et la plus féconde des sciences. Ils avaient des académies où l'on passait au creuset de l'analyse toutes les richesses du dictionnaire, où l'on parfilait et laminait l'or des locutions, où l'on alambiquait la signification des mots de manière à en extraire la quintessence. Les recherches étymologiques et grammaticales furent poussées aussi loin qu'elles pouvaient l'être par ces infatigables pionniers de la philologie ; ils firent pénétrer l'air et la lumière dans les recoins les plus obscurs du dédale du langage, et leurs travaux, vrais modèles de critique et de sagacité philosophique, n'ont été surpassés que de nos jours par les Allemands, par les Grimm, les Bopp, les Pott, et autres immortels fondateurs de la PHILOGIE COMPARÉE qui est la *scienza nuova* de notre époque.

On qualifie ordinairement Hariri de romancier ou de poète ; son véritable caractère est celui de profond philologue et d'ouvrier éminent dans l'art d'écrire ; c'est un linguiste comme le fut Rabelais chez nous ; les Mékâmat sont un trésor de beau langage, absolument comme les écrits du joyeux curé de Meudon. Les Mékâmat doivent faire la lecture habituelle de quiconque veut s'initier à tous les secrets de la langue arabe, comme Pantagruel et Gargantua doivent être sans cesse médités par qui veut s'approprier toutes les ressources, s'assimiler toutes les magnificences, toutes les finesses du parler français. Hariri a incrusté dans ses séances, comme des pierres dans un diadème, tous les idiotismes, tous les proverbes, tous les tours heureux épars dans les ouvrages de ses devanciers. Son livre tient lieu aux Arabes de Dictionnaire des synonymes, de Traité de rhétorique et d'éloquence ; c'est leur Encyclopédie. On l'explique dans les écoles, on le lit dans les assemblées, on le cite à tout propos ; c'est, après le Korân, le livre qui a été le plus commenté et le plus étudié par les sectateurs de l'islâm.

La partie narrative des *Séances* est écrite en prose rimée (kelâm mesdja), genre de style qui est commun à la plupart des nations de l'Orient. On en trouve les premières traces dans les livres sacrés des Hébreux, surtout dans les prophéties d'Isaïe et de Jérémie, où les assonances et les jeux de mots abondent. Nous ne possédons pas l'original syriaque de l'Évangile de saint Mathieu ; mais à en juger par la traduction grecque que nous en avons, il devait foisonner de paréchèses que le traducteur grec s'est efforcé de reproduire autant que possible dans sa version. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, la plupart des sentences du sermon du chap. XXIII sont rimées :

1<sup>o</sup> Ὅστις δὲ ὑψώσει ἑαυτὸν, ταπεινωθήσεται,  
καὶ ὅστις ταπεινώσει ἑαυτὸν ὑψωθήσεται.

2<sup>o</sup> (Οἱ Φαρισαῖοι) φιλοῦσι τὰς πρωτοκαθεδρίας ἐν ταῖς συναγωγαῖς  
καὶ τοὺς ἀσπασμούς ἐν ταῖς ἀγοραῖς.

3<sup>o</sup> Ὁ δόσας ἐν τῷ ουρανῷ ὀμνύει ἐν τῷ θρόνῳ τοῦ Θεοῦ,  
καὶ ἐν τῷ καθημένῳ ἐπάνω αὐτοῦ.

4<sup>o</sup> Εἰ ἤμεθα ἐν ταῖς ἡμέραις τῶν πατέρων ἡμῶν  
οὐκ ἂν ἤμεθα κοιωνοὶ αὐτῶν  
ἐν τῷ αἵματι τῶν προφητῶν, etc., etc.

Le peuple aime la rime; presque tous les proverbes, qui sont les apophthegmes du peuple, se composent de deux propositions consonnantes. Les romanciers qui mettent des proverbes dans la bouche de leurs personnages les font parler en prose rimée. Les conseils de Sancho Pança à son maître Don Quichotte sont formulés en ce que les Arabes appellent *kelâm mesdjâ*. L'honnête Franklin a mis du *mesdjâ* dans son conte du BONHOMME RICHARD; on y trouve plus d'un passage comme celui-ci : *Early to bed and early to rise,—makes a man healthy wealthy and wise.—There are no gains—without pains;—Then help hands—for I have no lands.—Plough deep—while sluggards sleep—and you shall have corn to sell and to keep...—Etc.*

Voilà sous quelle forme se produit ordinairement la sagesse des nations. La rime est comme une vis qui rive indissolublement dans notre esprit les idées exprimées par la parole. Elle sied merveilleusement bien aux dictons populaires, aux maximes morales; de là vient que les Arabes dont le ton, dans leurs livres, est constamment didactique et sentencieux, font de la rime un usage si fréquent. La rime c'est l'éperon qui tient sans cesse en éveil le coursier de la pensée; c'est l'agrafe d'or qui fixe sur notre poitrine les conseils des sages et des poètes.

« La rime, a dit un de nos grands écrivains (1), marque les temps de la pensée... Elle a surtout cela d'admirable qu'elle complète et qu'elle entraîne; des échos involontaires s'éveillent dans vos phrases; l'identité des sons accuse la parenté des idées. Des idées sœurs appellent forcément des ressemblances d'expressions : la fraternité des expressions est marquée par la fraternité des consonnances. Au lieu d'être une gêne, la rime devient un auxiliaire... On l'accuse d'établir dans les idées un parallélisme ridicule, une symétrie contre nature... Que ceux qui sont capables de réfléchir veuillent bien se livrer un instant à cet exercice ! ils avoueront bientôt qu'il n'y a rien de plus naturel que ce qui semble si peu l'être. Cette symétrie, vous êtes obligé de l'observer en tout, dans l'alignement de vos maisons, dans l'arrangement de vos statues, de vos tableaux, de vos meubles; dans les plantations de vos parterres, dans le tracé de vos sillons. Pour quoi ne l'observeriez-vous pas dans vos discours? »

La magnifique édition des *Mékâmat*, que l'éditeur Hachette vient de

(1) M. Le Fèvre Deumier, *les Vespres de l'abbaye du Val*, Prose, pages 531-33.

publier par les soins de MM. Reinaud et Derenbourg, est une véritable bonne fortune pour les amateurs de littérature arabe. La première édition française donnée par l'illustre Sylvestre de Sacy étant épuisée, il fallait en faire une nouvelle supérieure, s'il se pouvait, à son aînée. Hâtons-nous de dire que ce programme a été rempli à bien des égards : le *Hariri* de M. Hachette est d'un format commode et élégant ; l'impression est d'une netteté parfaite ; le papier est solide et corsé. Les séances de *Hariri*, sous la forme attrayante dont M. Hachette les a revêtues, constituent un véritable livre de luxe digne d'être offert aux souverains de l'Orient comme présent diplomatique. Nous sommes persuadé que rien ne serait plus propre à donner aux princes musulmans une haute idée de notre savoir et de notre industrie que cette belle reproduction typographique d'un des chefs-d'œuvre de leur littérature. — Passons maintenant du contenant au contenu.

Les trois premières livraisons renferment le texte des *Mekâmât*, accompagné du commentaire choisi par M. Sylvestre de Sacy ; la quatrième est consacrée aux notes françaises, et à une notice très-développée sur la vie et les écrits du poète arabe. Cette notice, rédigée par MM. Reinaud et Derenbourg, sur les sources originales et en grande partie d'après des documents inédits existants à la bibliothèque impériale des manuscrits, est certainement le travail le plus complet qui ait encore paru sur *Hariri* et sur son temps. L'analyse succincte que nous allons essayer d'en donner suffira, malgré sa brièveté, pour faire juger de l'importance de ce travail. C'est *Hariri* raconté par ses contemporains et surtout par lui-même, car ses écrits abondent en traits relatifs aux différentes phases de sa carrière et en peintures fidèles des usages de son siècle.

*Hariri* naquit à Bassora, l'an 446 de l'hégire (1054 ou 1055 de notre ère). Le nom qu'il reçut à sa naissance ou au moment de la circoncision était *Cassem*. Le mot *Hariri* signifie *ouvrier en soie (soyer)*, ou *marchand de soie*. Il paraît que le père de notre poète avait exercé l'une ou l'autre de ces deux professions. Les habitants de Bassora désignèrent le fils par le métier du père, et le nom de *Hariri* lui resta. Les Italiens ont procédé de même à l'égard de quelques-uns de leurs peintres les plus distingués, qui s'appellent encore *le fils du teinturier* (Tintoretto) ; *le fils du tailleur* (Andrea del Sarto) ; *le fils du faiseur de guirlandes* (Guirlandajo).

Hariri reçut une éducation libérale; il apprit tout ce qu'on enseignait dans les écoles arabes (1). Quant aux études proprement dites, elles avaient lieu à la grande mosquée; les élèves se rendaient sous un des portiques, et le professeur enseignait, adossé contre une colonne ou contre un mur. C'est ainsi qu'en Grèce, Socrate entretenait ses élèves dans les bosquets de l'Ilissus, Platon à l'Académie ou au cap Sunium, et Zénon sous la stoa d'Athènes. Heureux pays, heureux climats, où l'on n'était pas obligé d'aller chercher les lumières dans une salle ténébreuse et infecte, qui ressemble plus à une caverne qu'à une école!

A l'époque où Hariri fit ses études, la ville de Bassora conservait encore quelques restes de son ancienne splendeur. Il a tracé dans sa dernière *Mékâma* un aperçu de l'aspect que présentait alors cette ville célèbre, exclusivement occupée de commerce et d'études littéraires.

(2) « Ses lumières jamais n'étaient d'ombre offusquées.

Les flambeaux de l'esprit brillaient dans ses mosquées;

Ses fontaines étaient des sources de savoir;

Et comme les troupeaux courent à l'abreuvoir,

Des gens de tous pays et de toutes naissances

Y venaient étancher leur soif de connaissances.

Les voûtes résonnaient du doux bruit des Sélams;

Les parchemins criaient sous le bec des calams!

Tous ceux qui de talent pouvaient donner un gage,

Caressaient dans ses jardins les fleurs du beau langage;

Moissonnaient dans ses champs des gerbes d'heureux tours,

Et péchaient dans ses eaux les perles du discours.

« Jamais le culte impur du feu — n'y vint arborer ses symboles.  
 • — Les habitants de ce beau lieu, — ennemis jurés des idoles, —  
 • n'adoraient d'autre dieu que Dieu. — Bassora fourmillait d'écoles, —  
 • de palmiers aux verts éventails, — de vastes caravansérails, — de

(1) Voy. l'*Introduction*, de MM. Reinaud et Derenbourg, page 4.

(2) Hariri est un auteur intraduisible en prose comme en vers; mais de ces deux formes la prose courante était peut-être encore la plus perfide. Nous nous sommes permis de le traduire en vers ou en prose rimée. Une imitation infidèle est souvent plus propre qu'une copie fidèle à refléter la manière d'un écrivain chez qui la forme est tout et la pensée presque rien.

» glorieuses métropoles. — On y rencontrait par milliers — les chameaux et les chameliers, — les chevaux et les cavaliers, — les bateaux et les bateliers, — les bergers avec leur houlette, — les archers avec l'arbalète, — les seigneurs avec leurs valets, — les pêcheurs avec leurs filets, — les marchands avec leurs balances — et les lanciers avec leurs lances. — Le Tigre y monte avec le flux — et s'abaisse avec le reflux. »

On manque de renseignements sur la personne de Hariri pendant les trente premières années de sa vie ; mais on peut suppléer à ce défaut en consultant l'histoire politique de cette époque ; l'histoire politique d'un pays est nécessairement toujours celle des habitants.

Bassora appartenait alors aux Turks, qui en avaient fait une principauté ; malheureusement pour cette ville, le soldat de fortune à qui elle était échue en partage n'y résidait pas et s'y faisait remplacer par un lieutenant obscur, circonstance qui devint pour la contrée une source de calamités.

Hariri fut investi de bonne heure de fonctions publiques. Un biographe arabe, le secrétaire du grand Saladin, Emad El-din, à qui on doit un recueil des lettres de Hariri, nous apprend que le titre officiel de notre poète était Saheb-al-Kabar, ou homme aux nouvelles, ce qui ferait croire qu'il était chargé d'instruire l'autorité centrale de tout ce qui survenait d'important dans sa circonscription. Les auteurs de la notice pensent qu'il conserva cette charge même après que Bassora eut passé au pouvoir du sultan.

Au mois de djoumada premier de l'année 483 (juillet 1090 de notre ère) un différend s'étant élevé entre les indigènes et les Turks, en l'absence de la garnison, les Arabes nomades du voisinage profitèrent de cette occasion pour pénétrer dans Bassora, la mirent au pillage et détruisirent deux de ses principales bibliothèques. Ils se retirèrent à l'approche des secours envoyés de Bagdad ; mais le mal qu'ils avaient fait était irréparable. Vers l'an 491 (1098), un nommé Ismaël, qui n'était que le lieutenant du prince de Bassora, parvint à se rendre indépendant et essaya même d'étendre sa domination jusqu'à Bagdad. Il échoua pitoyablement, et, ayant renoncé à ses folles prétentions, il obtint la paix ; mais pendant quatre ans, la ville de Bassora et son territoire avaient été en proie à tous les maux que la guerre entraîne à sa suite.

Les armées des croisés venaient de franchir le Bosphore et l'Asie-

Mineure ; elles se répandaient en Mésopotamie et en Syrie. L'annaliste Ibn-el-Acir s'exprime comme suit, sous la date de 494 (1101) : « Cette année (un chef turk appelé) Sokman rassembla dans une ville voisine, nommée Seroudj, une troupe considérable de Turkmans, et se disposa à marcher contre les Franks. Ceux-ci s'étant avancés à sa rencontre, on en vint aux mains. L'armée de Sokman fut mise en déroute, et les Franks, se portant vers Seroudj, en entreprirent le siège. La ville fut prise et les habitants passés au fil de l'épée ; il ne se sauva que les personnes qui s'étaient dérobées au danger par la fuite. »

C'est à cet événement que MM. Reinaud et Derenbourg rattachent la composition des *Mékâmat*, dont l'idée fut fournie à Hariri par un des habitants de Seroudj, nommé Abou-Zeid, qui s'était réfugié à Bassora après le sac de sa ville natale. Au rapport du biographe Ibn-Kallikan, un des fils de Hariri faisait plus tard le récit suivant : « Mon père étant un jour assis dans la mosquée des Benou-Haram, il survint un vieillard vêtu de deux habits usés (le caleçon et le vêtement qui couvre les épaules). Son équipage était celui d'un voyageur, et il avait l'extérieur très-misérable ; mais il s'exprimait avec beaucoup de facilité et d'élégance. L'Assemblée lui demanda d'où il était ; il répondit qu'il était de Seroudj. Interrogé sur son nom, il dit qu'il s'appelait Abou-Zeid. A cette occasion, mon père composa la séance intitulée *Haramya*, qui est maintenant la quarante-huitième du recueil, et la mit sous le nom d'Abou-Zeid. »

Voici comment Hariri fait parler Abou-Zeid dans cette *Mékâma* : « Saroudj est le berceau des miens. — Je suis une triste victime — de » l'invasion des chrétiens ; — ils m'ont privé de tous mes biens ; — » j'étais riche, entouré d'estime... — mais Dieu, parfois, en un » clin d'œil, — nous jette du trône au cercueil. — Le fer, le vol et » l'incendie — ont dévasté nos bords riants ; — seul, en proie à la » maladie, — je suis à bout d'expédients ; — je suis sans pain, et je » mendie, — moi, le patron des mendiants ! — Ma fille, ma fille » que j'aime — plus que mes yeux, plus que mon cœur, — ma fille, » cette autre moi-même, — est captive aux mains du vainqueur ! — » Donnez pour cette infortunée — un épi de votre moisson ; — dans » votre ville fortunée, — je m'en vais glaner sa rançon. »

Un des commentateurs de Hariri cite quelqu'un qui avait entendu de la bouche du poète le récit suivant : « L'homme de Saroudj est

un chek éloquent et un esprit plein de ressources. Étant venu à Bassora, il entra dans la mosquée des Benou-Haram, et se mit à adresser la parole à chacun, demandant des secours. Un des magistrats de la ville était présent, et la mosquée renfermait beaucoup de personnes de mérite. L'élégance qu'Abou-Zeïd mettait dans son élocution, la facilité qu'il avait à s'exprimer sur tous les tons, les traits piquants dont il assaisonnait ses discours, frappèrent les assistants d'admiration. Le soir même de ce jour plusieurs personnes distinguées de la ville s'étant réunies chez moi, je témoignai mon étonnement du talent remarquable dont ce mendiant faisait preuve. Là-dessus, les diverses personnes de l'assemblée racontèrent ce qu'elles avaient eu occasion de voir dans les autres mosquées de Bassora. Abou-Zeïd les avait parcourues successivement chaque fois sous un costume différent, et chaque fois employant un artifice nouveau. Frappé de ce fait si singulier, je me mis la nuit même à composer sur ce modèle ma première Mékâma, qui eut un succès prodigieux. »

Ainsi, c'est pour que Hariri pût écrire ses Mékâmat que Pierre l'Hermitte prêcha la seconde croisade, que Godefroy de Bouillon et Baudouin son frère conquièrent la moitié de l'Asie, que des royaumes furent réduits en déserts, que des villes furent changées en tombeaux, que des populations entières furent noyées dans leur sang, que des fleuves furent détournés de leur cours par des barrières de cadavres ! Il fallait que ces nuées de ravisseurs féroces et stupides s'avancassent jusqu'à Seroudj, qu'ils en taillassent en pièces les habitants, et que l'un de ceux-ci, miraculeusement échappé au carnage, s'en vint demander l'aumône à Bassora, pour que Hariri eût l'idée du livre qui a immortalisé son nom.

Du moins, maintenant que ce fait est acquis à l'histoire, on peut affirmer que les croisades ont servi à quelque chose. C'est la peste de Florence qui donna naissance au Décaméron.

Tant de calamités publiques et privées avalsent nui aux études littéraires. Hariri dit dans la préface de ses Mékâmat que le vent de la littérature avait cessé de souffler et que ses flambeaux avaient cessé de brûler. Cependant les lettres étaient encore cultivées par les fonctionnaires civils et ecclésiastiques. Les princes eux-mêmes, disent les savants auteurs de la nouvelle édition des Mékâmat, tenaient à honneur de ne point paraître étrangers au goût général. Un chef arabe, de la tribu d'Assad, et appelé Padaca, s'était créé une espèce de

seigneurie sur les bords de l'Euphrate, aux environs de Babylone; c'est lui qui, avec les ruines de cette antique cité, bâtit la ville de Hilla. Padaca, qui aspirait à rappeler les temps héroïques de l'Arabie, attirait auprès de lui les poètes et les gens de talent; homme de guerre mais en même temps homme d'esprit, il avait la répartie prompte et la mémoire bien garnie; il ne savait pas écrire, mais il savait lire, et il s'était formé une bibliothèque composée de plusieurs milliers de volumes dont la plupart étaient remarquables par une belle exécution (1).

Tandis qu'en Orient les lettres étaient dans un état si florissant, malgré les guerres continuelles qui ravageaient ce beau pays, quel était leur état chez nous, qui sommes les fils aînés des Romains? Qu'on ouvre l'histoire littéraire des Bénédictins de Saint-Maur, au volume qui traite du x<sup>e</sup> siècle. Les écrivains célèbres de cette période sont Aimoin, Glabert et saint Fulbert. Ce dernier, de qui il nous reste un recueil de cent trente-huit lettres, se mêlait aussi de faire des vers, et des vers rimés! Voici un échantillon de son talent :

Qui copis immundi vitare pericula mundi  
Teque sitis Dio (sic) tradere negotio.  
Cursu non pigro clauastro succubere nigro  
Velle relinque tuum, fer monachale jugum.

Tandis que chez ces Arabes que nous allions saintement massacrer au nom de la foi, les moindres émirs possédaient des bibliothèques considérables, les livres étaient chez nous un luxe presque inconnu. Personne ne sachant écrire, il n'y avait plus de copistes, et par conséquent plus de livres. Les Bénédictins de Saint-Maur racontent que les homélies d'Aimon d'Halberstadt, furent payées par Grécie, comtesse d'Anjou, deux cents brebis, un muid de froment, un autre de seigle, un troisième de millet et une certaine quantité de peaux de martres. Il fallait vider sa basse-cour et son grenier pour acheter un volume.

Tandis que les princes et les seigneurs arabes s'appliquaient à l'étude, s'entouraient de savants et de poètes, les princes et les sei-

---

(1) Introd. page 9.

gneurs français, disent les Bénédictins de Saint-Maur, passaient leurs jours dans l'ignorance la plus profonde, dans l'oisiveté la plus honteuse. Ils savaient monter à cheval, courre les daims et les cerfs, battre leurs serfs et leurs vassaux; mais ils ne savaient pas lire. Vers la même époque, telle était l'irréligion de cette nation qui faisait la guerre aux infidèles d'outre-mer, tel était le mépris où étaient tombées les choses les plus sacrées que nul ne se faisait scrupule de prêter de faux serments; en sorte que le roi Robert, toujours selon les Bénédictins de Saint-Maur, faisait jurer sur un reliquaire de cristal, où il avait eu la précaution de mettre, au lieu de reliques, un œuf de griffon. Malheureusement l'histoire ne nous apprend pas ce que c'était qu'un œuf de griffon.

En l'an 1106 de notre ère, Bassora fut de nouveau prise et pillée par des Arabes nomades. Hariri, dans une lettre que Emad El-din nous a conservée, implore l'intervention de Naad-el-Mulk, le vizir de Mohammed, en faveur de sa malheureuse patrie. Quand l'ordre eut été rétabli par les soins du vizir, Hariri se remit à ses Mékâmat. « Dès qu'il en avait une de faite, il se rendait sous le portique de la grande mosquée et la lisait à haute voix devant les assistants. Sa réputation s'était répandue, et l'on venait des contrées les plus éloignées pour l'entendre. En même temps il eut l'idée de joindre le précepte à l'exemple (1), » et il composa deux traités de philologie dont l'un est intitulé *les Délices de la syntaxe* et l'autre *la Perte du plongeur*. M. de Sacy a inséré des fragments de l'un et de l'autre de ces livres dans son *Anthologie arabe*.

Hariri paraît avoir été un de ces génies à qui les idées ne viennent que par une mûre réflexion, dans le silence du cabinet ou de la campagne; il n'avait pas de l'esprit tous les jours; la muse lui était quelquefois rebelle et Pégase rétif. C'est ce qui résulte d'une anecdote qui nous a été transmise par le grammairien Soyouti. Un jour qu'il se trouvait à Bagdad, le vizir du kalife voulant le mettre à l'épreuve, lui ordonna de composer quelques lignes sur un sujet qu'il lui indiqua. Hariri se retira dans un coin du divan; mais tous ses efforts pour échauffer sa verve furent inutiles: il lui fut impossible de rien produire.

---

(1) Introd. page 27.

De retour à Bassora, il continua ses *Mékâmat*, dont il porta le nombre à cinquante. Il mourut le 6 du mois de redjeb de l'année 516 (12 septembre 1122). Il était âgé de soixante-huit ans environ.

Le beau travail de MM. Reinaud et Derenbourg finit par une biographie des principaux commentateurs de Hariri et par un catalogue raisonné des différentes éditions des *Mékâmat*.

La nouvelle édition de Hariri, éclatant hommage rendu au mérite de ce grand philologue, ne peut manquer d'exercer une salutaire influence sur l'étude de la langue arabe; nous voudrions que cette influence pût s'étendre à notre langue maternelle qui, faute d'une bonne culture, s'étiole et dépérit de jour en jour comme une plante d'où la sève commence à se retirer. Livrée à des Judas littéraires qui ne l'embrassent que pour la trahir, à des brocanteurs de prose qui ne l'épousent que pour la prostituer, la langue française se meurt; ses yeux n'ont plus de regards, ses lèvres n'ont plus de sourire.

Des voix qui font autorité ont signalé le mal; le gouvernement impérial s'en est ému: pour y remédier, il a institué des chaires d'ancien français et de grammaire comparée. En effet, la science philologique est la source vive où les langues épuisées se retrempe et se raniment. Les vocables s'usent et se cassent en vieillissant; mais on peut, en leur faisant respirer encore l'air natal, en les ramenant à leur sens primitif, leur rendre l'éclat et la vigueur de la jeunesse. L'histoire des mots est l'histoire des idées. Les bons écrivains ont toujours été de bons étymologistes: ces nuances délicates, ces images si fraîches, ces tournures heureuses qu'on admire dans Racine et dans André Chénier, ces poètes les doivent à leur connaissance approfondie des ressources du langage et de l'exacte valeur des expressions. L'auteur arabe dont nous venons d'esquisser la biographie n'aurait jamais été un grand poète s'il n'eût été un grand linguiste. Les *Mékâmat* sont le chef-d'œuvre de la philologie.

Dans un prochain article, nous donnerons un aperçu de ce livre célèbre.

LOUIS DELATRE.